

D'UNE SEULE VOIX

Ma première fois

Boris Le Roy

Extrait de la publication

ACTES.SUD
JUNIOR

D ' U N E S E U L E V O I X

Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes trouvent leur respiration dans la parole. Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler devant son miroir, à partager avec soi et le monde.

“Plus nos corps discutaient, plus les rafales et les bombardements de la télévision résonnaient dans l'appartement, dans mes oreilles et ma tête. Et ça n'était pas un film de fiction dans lequel tout se calme à la fin quand le héros embrasse l'héroïne. Non, j'avais beau être un héros en embrassant O., les commentaires hystériques des journalistes sur place continuaient à hurler jusque dans ma chambre, et masquaient nos souffles partagés.”

La “première fois” d'un jeune homme, le jour du déclenchement d'une énième guerre au Moyen-Orient. Faites l'amour, pas la guerre ?...

Ma première fois

Une collection dirigée par Jeanne Benameur et Claire David

*Des textes d'un seul souffle. Les émotions secrètes
trouvent leur respiration dans la parole.*

*Des textes à murmurer à l'oreille d'un ami, à hurler
devant son miroir, à partager avec soi et le monde.*

www.actes-sud-junior.fr

www.actes-sud-junior.fr/collections/duneseulevoix/

Éditorial : François Martin

Conception graphique : Guillaume Berga

Maquette : Christelle Grossin

© Actes Sud, 2010

978-2-330-01172-7

Loi 49-956 du 16 juillet 1949

sur les publications destinées à la jeunesse

D ' U N E S E U L E V O I X

Ma première fois

Boris Le Roy

ACTES SUD **UNICOR**

Extrait de la publication

Ça faisait un bon moment que je me concentrais sur les préliminaires. Je vous assure que je ne les faisais pas durer par peur de ne pas être à la hauteur : j'avais tellement radoté à tous mes potes – et surtout à mon grand frère – une histoire à dormir debout sur une hypothétique première fois et j'avais fini par croire que je l'avais déjà fait.

Non, je faisais durer les préliminaires parce que d'abord, j'aime ça, mais bon, surtout pour ne pas trahir l'éducation de mes vieux. Enfin, je devrais

dire mes vieilles : ma mère – à force d’aimer les hommes – a fini avec une femme, et mon père est un féministe pur et dur, un des derniers rescapés de ces fameuses années 1970, celles qu’on n’a même plus le temps d’étudier pour le bac. Et je peux te dire que quand tu as été éduqué par celles et ceux de cette époque, tu as appris à faire attention aux filles ; la pédagogie est une si subtile tyrannie psychologique que tu n’as pas le choix de faire autrement : l’estampillage “salaud de phallocrate” plane en dessous de tes parties masculines pendant toute ta vie normale d’obsédé par les filles. Moi, j’ai réglé l’équation pédagogique par la formule

suivante : “faire attention aux filles” égale “penser d’abord au plaisir de la fille avant de penser au tien”. Et j’ai fini par aimer ça. C’est quand même bien fait la vie ! Mais mon grand frère m’a dit que si je continuais comme ça, je culpabiliserais toujours un maximum de ne jamais savoir si le plaisir de la fille est arrivé avant le mien – dont je ne profiterai jamais du coup – et qu’avec le temps, je deviendrais un bon amant certes, mais un déprimé de la vie.

Bref, je faisais tellement durer les préliminaires que O. (je préfère ne pas citer son prénom par peur des

représailles) m'a dit, au bout d'un bon moment, à moitié de rage et de plaisir :

– Je veux, *now* !

C'était une Américaine venue en France pour étudier les sciences politiques ; cette information vous paraît inutile et *no sexy* au possible pour saisir les subtilités d'une première fois, d'accord, mais vous allez voir que ça a son importance.

Elle voulait "now". Je ne me suis pas démonté. Mais je devais prendre le "vous-voyez-ce-que-je-veux-dire" dans le tiroir de l'autre côté du lit. J'imagine que vous évaluez la grosse perte de temps qui risquait de faire retomber très vite le "now". Je vous

rassure tout de suite, j'ai tenu le coup dans mon combat psychologique.

J'ai tendu le bras au-dessus de sa tête en lui donnant un petit coup de coude sur son nez avant de lui postillonner un pauvre "pardon", et je me suis affalé sur elle en lui donnant à embrasser mon aisselle soyeuse mais néanmoins poivrée : mon tiroir bloquait... J'ai tiré par à-coups secs pour le débloquer, mais c'est la tête de O. qui bougeait et répétait "non", parce qu'entraînée par mes saccades musculaires.

Je dois aujourd'hui rendre hommage tant au calme de O. qu'à sa grande compréhension qui jamais ne lui ont fait défaut dans l'adversité.

J'ai finalement réussi à sortir le tiroir... entièrement de sa glissière... si bien que tout le contenu s'est répandu sur le sol. Par chance mon bras continuait de cacher ses yeux : elle n'a pas vu toute la collection de petits soldats et de chars d'assaut que j'ai temporairement fait disparaître sous le lit.

J'ai choisi un "vous-voyez" dans le tas de munitions, coupé l'emballage, l'ai mis... sous le sourire de O. bien trop normal à mon goût ; contrairement à moi, ça n'était sûrement pas sa première fois : elle avait deux ans de plus que moi.

Moi, je suis en terminale mais je ne vous dirai sûrement pas mon âge exact : à un

an d'avance ou de redoublement près, vous passez, aux yeux des lectrices, du gros précoce d'érotomane à l'attardé de la gent féminine...

J'étais enfin prêt pour son "now" – jusque-là, tout avait été fait dans la tradition des premières fois aussi médiocres qu'oubliables – mais c'est au moment du principal, alors que le "now" était...

... enfin arrivé...

... au moment où il ne pouvait plus rien se passer de grave puisque je maîtrisais les choses, la fille et ma position au-dessus d'elle, au moment le plus important de ma vie où je pouvais

enfin mourir dans la dignité, au moment de ce triomphe absolu qui ne rivalise même pas avec une *Marseillaise* synonyme d'une victoire sportive ou militaire, à ce moment-là, le pire est arrivé...

Mon frangin est entré en trombe dans l'appartement, dans son appartement, celui qu'il partageait avec ses trois colocataires – dont un absent qui expliquait ma position du moment, loin des regards et des oreilles parentaux. Mon frangin entre en trombe et gueule à tous ses colocataires planqués dans leur chambre respective :

– Ça y est, c'est la guerre ! C'est la guerre !...

Il répétait ça en boucle, hurlant et entrant dans chacune des chambres, sans frapper ni demander la permission.

Ma chambre – celle de l’absent donc – était la dernière du couloir mais aussi la première à ne pas fermer à clé. Mon frangin a ouvert la porte...

– C’est la...

... a refermé sans finir sa phrase, ni même en commencer une autre qui aurait pu avoir un rapport quelconque avec le “grand pardon”. Il avait sûrement voulu faire croire qu’il n’avait rien vu. Que nenni : le drap du dessus était sous le lit, en boule, quelque part entre le premier et le second pied, et la lumière était réglée quelque part entre

la troisième et la quatrième gradation (c'est-à-dire : fort).

Là, j'ai commencé à entendre O. Et j'ai eu le sentiment que je n'allais pas finir de l'entendre. Elle a commencé à gueuler que *fuck*, c'était pas possible les Français, que la pudeur, ils ne connaissaient pas ou quoi, et qu'on était tous des pervers !

Elle a essayé de se sortir de sa situation et de mes bras. Moi, j'essayais de ne pas décrocher de la position, je ne voulais pas finir comme ça, c'était ma première fois quand même ! Et les tragédies de ce genre, j'évite...

Du coup, elle m'a encore plus pris pour un pervers. Alors j'ai essayé de la

calmer en lui disant que mon frangin n'avait rien vu, que la preuve, il ne s'était pas excusé et tout ; et que, quand même, si c'était vraiment la guerre, il fallait aussi comprendre sa réaction irraisonnée au possible. Elle a dit que *no*, elle ne comprenait aucune des réactions de mes frangins français, qu'elle s'en foutait complètement de la guerre, et que *fuck* dégage !

J'ai pensé que ça commençait mal pour ses études en sciences politiques si elle se foutait complètement de la guerre et de ses *fuck* conséquences géopolitiques. Même si ça ne me surprenait pas tant que ça finalement,